

XYZ. La revue de la nouvelle

Tenue de ville

Monique Proulx



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, M. (1993). Tenue de ville. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 9–13.

TENUE DE VILLE

MONIQUE PROULX

C'est un lieu où les belles choses se côtoient sans s'oppresser, avec une distinction qui laisse à chacune l'espace pour briller. Les fauteuils, de velours chaud et d'aérienne tubulure, sont bleu poudre comme un ciel inaltérable. À côté d'eux, les plantes encastrées dans de vastes urnes se croient sous les Tropiques et se lancent dans des floraisons extravagantes. La lumière, il faut dire, émane de partout, solaire même lorsqu'il pleut. Sur les petites tables basses où se marient le verre et le vrai marbre, des livres d'art luxueux et des revues culturelles sont abandonnés aux doigts errants et remplacés impitoyablement aussitôt qu'un fantôme de flétrissure apparaît au coin de leurs pages. Il y a peu de tableaux sur les murs, mais ceux qui y sont proclament leur authenticité, l'un signé par Edvard Munch, l'autre par Manet, le dernier par Riopelle dans sa période d'oies et de tourmentes.

C'est un îlot de bon goût et d'harmonie où la richesse ne se fait pas ostentatoire, comme si l'argent, ici, n'avait pas d'importance. Et pourtant, l'argent, ici, repose au cœur de tout, maître à penser et à suivre, destination ultime des émotions et des gestes, puisque nous sommes dans une banque.

Les gens qui travaillent ici se sont moulés sur l'esthétisme général, et ils vaquent sans bruit, sorte de prolongation transparente du décor. Le gérant et son long cou d'aristocrate évoque irrésistiblement Modigliani, sauf lorsqu'il ouvre la bouche. Les caissières ne se vêtent que dans les dispendieuses boutiques avoisinantes, quitte à sacrifier ainsi la presque totalité de leur salaire. L'agent de sécurité a sans doute été engagé pour la perfection de ses moustaches, qu'il cire avec une nostalgie dalinienne. Comment

le client ne se sentirait-il pas bien dans ces émanations de beauté où même l'argent a acquis une odeur délicate?...

De clients, aujourd'hui, il n'y en a que trois, car nous sommes à l'heure creuse de l'après-midi, un peu avant la fermeture. Un seul guichet est ouvert, devant lequel le premier client murmure des chiffres cabalistiques à une caissière qui acquiesce silencieusement. C'est un homme jeune et mince pour qui le beau est important, cela se voit à la façon désinvolte dont il sait s'habiller et regarder les gens immédiatement là où ils ont des choses qui comptent. Il est metteur en scène au théâtre, un espace sacré que l'argent ne fréquente guère, mais qui débouche parfois, lorsque comme lui on a du pif et de la poigne, sur des horizons télévisuels qui dispensent des chèques à cinq chiffres sans décimales. Il se tient prêt. Dans ce quartier où il vient d'emménager avec son *chum* acteur, le fumet de la réussite flotte indiciblement dans l'air, n'attendant que d'être humé par quelqu'un qui se tient prêt.

Le second client, debout sans aucun relâchement dans les genoux ou le pantalon, est un homme aussi, moins jeune et plus classique. Il est endodontiste depuis quelques années déjà, il a des dettes à la mesure de ses moyens et une famille qui s'occupe d'augmenter les unes et de grignoter les autres avec une régularité sans faille. À force d'œuvrer dans les traitements de canal, de sectionner l'infiniment petit et de traiter l'infiniment pourri dissimulé sous des apparences respectables, il a acquis, avec le désabusement, un respect scrupuleux de la minutie et de l'ordre. Il ne fait jamais attendre ses clients et il apprécie qu'ici au moins on ne le fasse pas attendre: voilà qu'un autre guichet s'ouvre à son intention et qu'il s'y dirige lestement sur ses semelles spongieuses de qualité.

La dame qui demeure seule en attente a cette beauté obstinée qui tentera d'être jusqu'à ce que le corps tout entier ne soit plus. L'on ne voit pas les rides et les cheveux blancs qui existent quelque part sous les fards et les onguents parfumés, l'on ne sent pas l'ardeur du combat engagé contre le temps tellement les armes sont subtiles. Cette dame est propriétaire d'une agence de voyages dans le quartier. Elle met en chiffres les rêves des autres et sait parler du

Caire comme d'autres parlent des Laurentides. Elle voyage beaucoup. Hélas, elle s'ennuie horriblement aussitôt qu'elle met les pieds hors de chez elle, mais son thérapeute lui assure qu'il ne s'agit là que d'une transition ombilicale qu'elle parviendra tôt ou tard à assumer.

La porte s'ouvre.

Il entre.

Il, c'est-à-dire lui, le voleur, le truand, le sans aucun doute dévaliseur de coffre-fort.

Il a ce glauque dans le regard qui ne trompe pas, la démarche évasive de quelqu'un qui en a pesant sur la conscience. Il a des bottes de travailleur, recouvertes de saletés innommables, des jeans trop ajustés, délavés comme ce n'est plus la mode depuis longtemps. Le chandail étriqué laisse filtrer un morceau d'abdomen crayeux, nourri probablement à la bière. Il est jeune, mais il a eu le temps d'attraper une gueule fourbe, surmontée de cheveux mous et d'un front qui fuit déjà sous la débâcle, une sale gueule.

Il s'approche. Bientôt, il sera tout à fait dans l'aura parfumée de la dame, à machiner derrière son dos élégant quelque abomination criminelle, en feignant d'attendre son tour. La dame blêmit et ferait pire encore peut-être si un troisième guichet ne venait miséricordieusement s'ouvrir pour elle, laissant le sale type dans la file inexistante, isolé, au centre de tout, des regards et des montées d'adrénaline.

Le cou Modigliani du gérant se hausse d'un centimètre dramatique, les caissières attrapent dans les doigts une nervosité qui les rapproche du bouton d'alarme, le jeune homme de théâtre se demande s'il plongera sous le guichet ou jouera pour la postérité le rôle héroïque de sa vie, le spécialiste en dents creuses adresse mentalement à sa femme et ses enfants une déchirante lettre d'adieu, la dame se dit qu'elle ferait mieux de ne sortir aucun argent liquide, l'agent de sécurité pose sa main sur l'arme blottie contre sa cuisse.

Pendant ce temps, seul comme une plaie au milieu du visage, lui, le malfrat, l'apprenti requin, laisse vaguer son regard fuyant

devant, tandis qu'imperceptiblement il fait couler ses doigts vers la poche intérieure de son chandail pour en ramener une arme, un couteau, une bombe, imperceptiblement mais sous les yeux de tous, il sort un paquet de cigarettes.

Il en allume une. On voit ses doigts à la pleine lumière, ils sont sales et tachés de rouge, du sang, non, de la peinture, rouge comme sur ses bottes de travailleur, car ce n'est qu'un travailleur, un sale travailleur qui fume.

Il fume dans cette banque où, comme on disait, un authentique Manet avoisine un estimé Riopelle, où la cigarette a été bannie depuis des lustres avec le consentement de tous, car ce n'est plus une question de snobisme, c'est une question d'évolution: l'*Homo postnicotinus*, le plus glorieux maillon de cette époque quaternaire, soigne sa forme et ses REER, fait du jogging sur la montagne, descend le moins possible en bas, rue du Parc, parmi la racaille où se fomentent les cancers de poumons et où pullulent les bactéries.

Et la tension accumulée, la peur de mourir et d'être spolié dans ses avoirs les plus essentiels se transforment subitement, deviennent de la colère froide, rampante, dirigée sur le bout incandescent de cette cigarette hors-la-loi.

Il capte les ondes hargneuses, malgré son primitivisme, il s'empresse d'éteindre contre sa semelle, n'ayant pas reconnu le cendrier dans la potiche élégante qui trône au milieu de la pièce. Il se dirige, les épaules rentrées, vers le guichet que vient d'abandonner l'apprenti metteur en scène. Sa voix est de même nature que son regard — fuyante, en rase-mottes, peut-être tout simplement intimidée.

— C'est pour changer un chèque, dit-il.

Il prononce « tchèque », en tendant un papier très proprement plié en deux. La caissière le prend sans hâte, entre l'index et le pouce. La dame et l'endodontiste font mine de ne pas écouter ce vers quoi toutes leurs ouïes se tendent; le jeune homme de théâtre reste proche, pour ne rien perdre des possibilités dramaturgiques de la scène.

— Avez-vous un compte ici ? demande la caissière avec la lassitude de quelqu'un à qui on impose des questions aux très évidentes réponses.

— Non, bredouille-t-il.

Et comme elle fait mine de lui remettre le papier, il se défait, il pâlit, cet argent est le sien, il l'a gagné, toutes les taches rouges de ses vêtements de travailleur attestent à quel point il l'a gagné, sa voix enfle, ridicule, emportée comme quelqu'un qui n'a pas appris à maîtriser ses pulsions primaires, « le "tchèque" est bon, clame-t-il, chus sûr qu'il est bon, ça vient de la grosse maison juste à côté, un architecte, c'est sûr qu'il est bon !... »

La caissière lui tend le papier entre le pouce et l'index. Tous les regards sont sur lui, raides comme la justice.

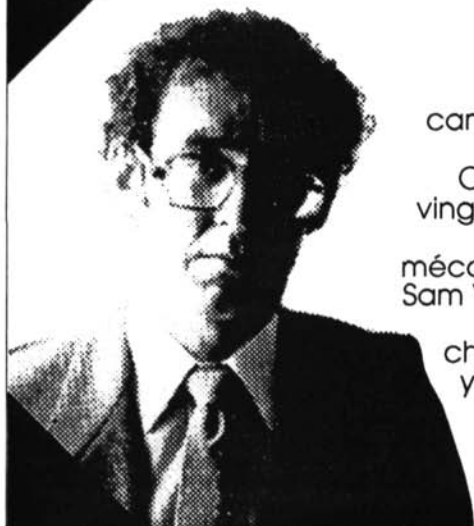
Il reprend le chèque. Il comprend. Le chèque est sans doute bon; ce n'est que lui qui ne l'est pas.

XYZ

Monsieur Vogel de Matt Cohen

traduit par Daniel Poliquin

120p., 14,95 \$



« Comparé à ses camarades, il était petit, encore un enfant. Comparé à lui-même, vingt-cinq ans plus tard, il était presque méconnaissable. Les deux Sam Vogel n'avait plus en commun que leur chevelure noire et leurs yeux ronds d'enfant. »

XYZ
éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1

Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 523.94.01